

Idéologie de la littérature «umbertina» :
Pinocchio, Cuore, Daniele Cortis, I Viceré

I.

Ces quatre textes, étroitement liés à la problématique sociale et politique de l'époque historique où ils paraissent (1876-1900), constituent des documents culturels d'un grand intérêt, puisque non seulement ils présentent, chacun avec ses traits propres, des solutions qui synthétisent ou qui anticipent les évolutions des genres littéraires les plus significatifs de ce moment (réalisme, vérisme, décadentisme), mais aussi parce qu'ils offrent la transposition en termes de narration, de prises de position culturelles et idéologiques, se situant en marge de l'idéologie officielle proposée par la classe dominante de cette «nouvelle Italie», ou en convergence avec elle. Dans l'ensemble, la vision qui se dégage des quatre ouvrages est celle d'une fermeture, d'une déception ainsi que, dans certains cas, d'une critique vis-à-vis de la nouvelle société italienne : forme romanesque de la *deprecatio temporum* dont parle A. Asor Rosa¹, qui découle, à l'évidence, du climat historique et politique de ces vingt-cinq dernières années du siècle, placées entre l'arrivée au pouvoir de la Gauche (1876) et l'assassinat du roi Humbert I par l'anarchiste G. Bresci (1900).

En 1878, deux des grands protagonistes du «Risorgimento» disparaissaient : Victor Emmanuel II, auquel succédait Humbert I, qui devait

¹ A. Asor Rosa, *Storia d'Italia*, Torino, Einaudi, 1975. Vol. IV, t. 2 : « Dall'Unità a oggi », pp. 821-839.

donner son nom à ces dernières décennies du XIX^e siècle (la période dite «umbertina») ; Pie IX, dont le successeur, Léon XIII, élu à la suite du premier conclave tenu dans Rome devenue capitale du Royaume d'Italie, devait libéraliser quelque peu les positions de l'Eglise catholique et publier la célèbre encyclique *Rerum novarum* (1891), tout en maintenant l'interdiction pour les catholiques de participer à la vie politique italienne². Mazzini s'était éteint à Pise, toujours dans la clandestinité, depuis 1872 ; en 1882, Garibaldi devait mourir à son tour. L'Italie avait décidément tourné une page de son histoire : après avoir achevé, très rapidement et presque «miraculeusement», comme certains historiens l'ont souligné, la phase de l'unification politique de la nation, elle devait maintenant se faire une place au sein des pays européens bien plus avancés dans le développement industriel et capitaliste. Période contrastée, où l'Italie adopte une politique économique protectionniste et commence son expansion coloniale, alors que les mouvements populaires et ouvriers se structurent autour des premières organisations socialistes et catholiques. Cette relative démocratisation, déjà accompagnée de corruption et de scandales, connaîtra un moment d'arrêt dans les dernières années du siècle avec la politique conservatrice et répressive de F. Crispi.

La politique autoritaire de la Droite (1861-1876), tout en consolidant les nouvelles institutions et en réussissant à combler le déficit budgétaire, n'avait pas atténué les grandes disparités économiques et culturelles entre le Nord et le Sud, d'autant plus que les problèmes qui s'étaient posés pendant la première décennie de l'Unité avaient dramatiquement pesé sur la vie nationale. La répression du «brigantaggio» méridional avait assumé les caractères d'une véritable guerre civile ; les affrontements armés avec les forces garibaldiennes (Aspromonte et Mentana) avaient approfondi le fossé entre républicains et démocrates, déjà profondément déçus de l'issue monarchiste et libérale du «Risorgimento», et les forces politiques parlementaires ; les défaites de la Troisième Guerre d'Indépendance de 1866 (Lissa et Custoza) avaient jeté le discrédit sur les hautes hiérarchies militaires et créé un climat d'humiliation et d'amertume. D'autre part, l'unification administrative de la nation avait pris l'allure d'une «piemontizzazione» forcée ; Rome n'avait pu être conquise qu'après la défaite de Napoléon III à Sedan et sa désignation comme capitale du Royaume devait ouvrir, avec la fin du

² Depuis 1861, les catholiques intransigeants avaient soutenu l'abstentionnisme (non participation aux élections politiques), que le Vatican avait confirmé à plusieurs reprises et sanctionné, en particulier, en 1874, avant les élections pour la XII législature, par la formule «non expedit» (il ne convient pas).

pouvoir temporel de la Papauté, la longue fracture politique entre les forces catholiques et les forces laïques italiennes. La chute du dernier ministère de la «Destra storica» et le passage du pouvoir à la «Sinistra», en 1876, avaient sans doute pu apparaître comme une «révolution parlementaire» ; ils avaient en tout état de cause éveillé de grands espoirs dans la nation. Les hommes qui assumaient désormais le gouvernement s'étaient presque tous formés dans les luttes du «Risorgimento» ; ils étaient plus ouverts aux exigences de progrès, de démocratie, d'émancipation populaire ; leurs convictions étaient décidément laïques et anticléricales. Cependant, au même titre que les hommes de la Droite, ils représentaient la bourgeoisie ; si la Droite avait défendu les intérêts des grands propriétaires agricoles - bourgeois ou aristocrates - du Nord et du Centre de l'Italie, les groupes industriels du Nord et les groupes bancaires (depuis les projets de nationalisation des chemins de fer, l'adhésion de ces derniers avait été beaucoup moins enthousiaste), la « Sinistra » était l'expression politique à la fois de la petite et moyenne bourgeoisie du Centre et du Nord et des propriétaires agricoles du Sud (bourgeois et aristocrates, notamment siciliens). Cette contradiction de fond conférait au nouveau gouvernement un double visage. D'un côté, une poussée démocratique et réformatrice paraissait assurée, puisqu'en octobre 1876 la gauche avait obtenu un succès écrasant aux élections en proposant à l'électorat, parmi d'autres réformes, l'élargissement du suffrage universel, l'école primaire obligatoire, l'abolition de la circulation fiduciaire de la lire. De l'autre, les ministères qui allaient se succéder, et en particulier les ministères dirigés par Depretis, devaient s'engager très rapidement dans la pratique du «trasformismo», en associant au gouvernement des représentants de la droite et en dénaturant progressivement leurs engagements réformistes.

Du point de vue de l'insertion de l'Italie unie dans le jeu politique européen, la signature de l'accord avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne en 1882 (la «Triplice Alleanza»), préparée par les visites de Victor Emmanuel II, puis d'Humbert I et de son épouse à François Joseph et à Guillaume I, allait constituer un tournant radical. L'Italie rompait désormais ses anciens liens avec la France, qui avaient souvent pris, il est vrai, la forme d'une quasi dépendance, et qui parfois s'étaient transformés en des affrontements purs et simples entre l'armée française et les forces italiennes les plus démocratiques. Dans les années qui avaient suivi l'unification, la politique étrangère italienne avait été caractérisée par le désengagement, que l'absence de tout danger immédiat justifiait, mais que la situation diplomatique européenne très complexe rendait désormais insoutenable. L'échec des tractations avec la France au sujet de Tunis, et surtout la crainte d'une forte poussée

démocratique à l'intérieur du pays - qui aurait pu se produire à la suite de l'élargissement du suffrage consenti par le nouveau gouvernement de gauche -, l'inquiétude face au danger républicain, au moment où la combativité de l'Extrême Gauche se renforçait, devaient pousser le quatrième ministère Depretis, fortement encouragé par le roi et la reine, à conclure une alliance avec les puissances qui avaient été jusque là les «ennemis naturels» de l'époque «risorgimentale».³ Ainsi l'esprit «risorgimentale» était repoussé dans un passé désormais révolu, d'autant plus que la «Triplice» impliquait également le renoncement aux revendications sur le rattachement de Trento et de Trieste : toute l'Extrême Gauche jugea l'accord «contre nature» et, après l'exécution de G. Oberdan en décembre 1882, le mouvement démocrate s'opposa radicalement à la «Triplice Alleanza» en obtenant une influence croissante parmi les masses populaires⁴. Le mouvement démocrate s'était opposé aussi, en cette même année 1882, et sans succès, à la première expérience colonialiste italienne sur le territoire des Assab : il avait fait valoir que la colonisation était en contradiction flagrante avec le principe de nationalité qui avait régi la lutte pour l'indépendance italienne. Mais la politique coloniale du gouvernement devait continuer, car, comme avait répondu le ministre Mancini, les peuples sauvages ne pouvaient être concernés par ce principe ; elle était même appelée à se développer sous le ministère de Crispi et conduire à la défaite de Adua, en 1896.

C'est justement en octobre 1882 - dans ce climat où apparaissent déjà les premières amorces des tendances répressives et impérialistes qui ensanglanteront les dernières années du siècle - que se déroulent les premières élections au suffrage élargi. Il ne s'agissait donc pas d'élections au suffrage universel : l'Extrême Gauche (les radicaux, les républicains et ceux parmi les socialistes qui avaient accepté de participer aux luttes électorales) et même certains cléricaux et quelques libéraux qui voyaient dans le vote accordé aux paysans analphabètes la possibilité d'un résultat favorable aux conservateurs, avaient mené campagne pour l'obtenir, mais la Chambre avait repoussé cette requête. Avec la nouvelle loi, le nombre des électeurs italiens passait cependant de 600 000 à 2 000 000 environ, ce qui d'ailleurs ne constituait toujours que 6, 9 % de la population. L'obligation

³ La conclusion de la « Triplice » constituait sans aucun doute un succès et une consolidation pour la monarchie italienne dans une optique conservatrice ; le préambule de l'accord précisait en effet qu'il s'agissait « de renforcer le principe monarchique et d'assurer la conservation de l'ordre social et politique de chaque Etat ». Cf. G. Candeloro, *Storia dell'Italia moderna*, vol. VI, p. 159.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

de savoir lire et écrire ou d'avoir subi avec succès les épreuves de la deuxième année du cours primaire écartait du suffrage les masses analphabètes (67,3% de la population en 1881), mais une partie considérable de la classe ouvrière avait désormais le droit de vote, qu'elle devait en effet exercer aux élections d'octobre 1882, obtenant un certain succès et contribuant à l'élection de Andrea Costa, le premier député socialiste de la Chambre italienne. L'étendue de l'analphabétisme posait un problème de taille que la loi Casati avait déjà essayé d'affronter en 1859 en rendant obligatoires les deux premières années du cours primaire. En 1877, la loi Coppino confirmait cette mesure, en prévoyant cette fois-ci des sanctions, dont l'efficacité restait à démontrer, contre les parents - les plus pauvres, il va sans dire - qui n'envoyaient pas leurs enfants à l'école. Deux ans d'instruction obligatoire, portés à trois dans le cadre des réformes de la Gauche, cela paraît et paraissait dérisoire⁵, dans une nation où la plus grande partie de la population s'exprimait en dialecte. Mais l'école obligatoire comportait l'avantage évident d'introduire le principe de la laïcité, avec prudence cependant, car l'enseignement du catéchisme n'avait pas été explicitement supprimé. Une âpre polémique s'était alors développée avec les catholiques intransigeants, qui voyaient en elle une concurrence insupportable pour l'école privée confessionnelle⁶ et une atteinte à la liberté d'enseignement tout court, puisque, ainsi qu'ils l'affirmaient, l'Etat n'avait pas le droit d'obliger les familles à envoyer leurs enfants à l'école publique. Dans cette polémique, les méthodes d'enseignement étaient également en cause, car, du côté des catholiques, ce que l'on refusait, c'était aussi l'application pédagogique de l'esprit positiviste et empiriste, et l'appel à la réflexion rationnelle : désormais ces nouveaux principes prenaient effectivement le pas sur le dogmatisme et le formalisme jusqu'alors dominants.

De fait, seule une élite très restreinte, un peu plus étendue, peut-être, en Piémont et en Lombardie, avait accès à la culture, aux publications, aux livres, aux journaux, dont le nombre s'était considérablement accru avec le développement des maisons d'édition, et aux activités culturelles et littéraires

⁵ Cela n'échappait pas à Ruggero Bonghi qui, en 1889, rappelait dans un discours à la Chambre le « caractère ridicule » de cette disposition qui ne pouvait avoir « aucun des effets espérés pour l'éducation du peuple », *ibid.*, p. 258.

⁶ Le premier Congrès des Catholiques intransigeants s'était tenu à Venise en juin 1874 et avait pris position sur le problème de la « liberté d'enseignement ». Voulant limiter le développement de l'école d'Etat, il s'était prononcé contre l'école primaire obligatoire qu'il considérait comme contraire « aux devoirs sacrés et aux droits de l'autorité paternelle », et avait appelé à l'organisation d'écoles primaires gratuites sous le contrôle des Evêques.

en plein essor après l'Unification. Francesco De Sanctis, en bon libéral hégélien, appelait de ses vœux un rayonnement culturel dans toutes les couches de la société, ou au moins « dans les couches les plus élevées », ceci pour tempérer ce qui devait sembler excessivement radical ou, au mieux, très utopique ; car, disait-il, sans la culture, pas de foi, et sans la foi, pas de force vitale, pas de « patrimoine national »⁷.

En même temps, l'Italie s'ouvrait à l'Europe, quoique ses liens politiques et culturels avec les autres grandes nations européennes aient toujours subsisté, mais peut-être assumaient-ils maintenant un autre caractère : les Italiens n'étaient plus immobiles dans leur classicisme, comme le leur avait reproché Madame de Staël, au début du siècle ; ils n'étaient plus non plus les habitants d'une terre de morts, comme l'avait affirmé Lamartine. Ainsi que l'avaient vivement souhaité nombre d'intellectuels au lendemain de l'Unification, ils s'inséraient désormais dans la vie culturelle européenne en tant que représentants d'un nouvel Etat national ; ils recevaient ses influences, ils mesuraient ce qui pouvait enrichir la tradition italienne, ce qu'ils pouvaient conserver et développer. Après l'épuisement de la littérature romantique, le dépassement du roman historique et l'abandon des formes poétiques les plus usées, le mouvement « scapigliato » proposait, avec des contradictions et des faiblesses, sans doute, de nouveaux thèmes littéraires qui récupéraient en partie ceux du romantisme français et allemand, et abandonnait progressivement dans ses formes romanesques la part si importante que le Romantisme italien avait faite à l'histoire et à la conscience historiciste. D'autre part, le vérisme allait porter un plus grand intérêt aux conditions sociales des couches les plus déshéritées de la nation : ceci peut, certes, apparaître comme la continuation de l'émergence des « humbles » dans *I Promessi Sposi* ou dans la littérature « rusticale » de Carcano et de Cantù, mais c'était aussi la conséquence de la découverte, au lendemain de l'unification, de la misère profonde dans laquelle vivaient de larges couches de la population. Verga et Capuana s'attaquent à l'analyse presque documentaire des manifestations de cette misère que le fatalisme déterministe dont ils sont empreints teinte d'un pessimisme tragique. Sur un autre versant, les thèmes du mystère et de l'irrationnel, qui, comme on le sait, avaient été pratiquement absents de la littérature romantique italienne et que les « scapigliati » avaient introduits entre 1860 et 1870, vont être de plus en plus exploités et aboutir aux premiers romans décadents. Il est significatif qu'en 1881 voient le jour aussi bien *I Malavoglia* de G. Verga que *Malombra* de A. Fogazzaro.

⁷ A. Asor Rosa, *op. cit.*, p. 868.

II.

C'est dans ce contexte - dont nous avons esquissé rapidement quelques aspects - que paraissent les ouvrages de Collodi, de De Amicis, de Fogazzaro et de De Roberto, choisis pour illustrer, au concours de l'Agrégation 1994, la société et la culture en Italie de 1876 à 1900. La date de 1882 que nous avons citée à plusieurs reprises, à propos d'événements significatifs de cette dernière partie du siècle, revient, par une coïncidence probablement voulue, dans chacun de ces livres, à des titres divers: la rédaction et la publication de *Pinocchio* s'étendent de 1881 à 1883 ; l'année scolaire de *Cuore* est celle de 1881-1882 ; *Daniele Cortis* se déroule entre le 28 juin 1881 et le 18 avril 1882 ; *I Viceré* s'achève par le grand «meeting» électoral de Consalvo le 8 octobre 1882. Les quatre ouvrages reflètent, chacun à sa manière, ce qui reste le problème de fond des classes dirigeantes de l'époque «umbertina» : comment assurer l'hégémonie de la bourgeoisie et des couches aristocratiques qui lui sont alliées sur l'ensemble du pays, étant entendu que cette hégémonie correspond implicitement à la seule voie possible pour le développement national, et que tout - politique, idéologie, culture - doit être mis en oeuvre pour l'atteindre.

Des quatre auteurs, Collodi est sans aucun doute le plus sensible - et sans trop de paternalisme - à la misère des plus déshérités. Il procède dans sa création littéraire non par le biais du document vériste, détaché, impassible, «scientifique», selon le programme naturaliste (la «conversion» vériste de Verga date de 1874 avec *Nedda*, et *I Malavoglia*, comme nous le disions plus haut, paraît en 1881), mais par un récit qui s'identifie à la fable, à la parabole. L'extraction sociale de Collodi et la dure expérience de la misère que sa mère, tout particulièrement, avait connue⁸, peuvent sans doute rendre compte de ce monde misérable et effrayant, de cette société agricole et patriarcale, fondée sur des rapports de domination et de violence, où naît Pinocchio, et que L. Comencini a restitué dans son film en soulignant l'aspect réaliste. Dès son apparition dans la misérable maison de Geppetto, Pinocchio souffre du froid et de la faim ; lorsqu'il demande du secours aux voisins, c'est un seau d'eau qu'on jette sur lui ; ses aventures sont peuplées d'êtres cruels et terrifiants : Mangiafuoco, le

⁸ Le pseudonyme de Collodi, que Carlo Lorenzini avait utilisé pour la première fois lorsqu'il avait publié, en 1860, un pamphlet politique, *Il signor Albéri ha ragione* (il y défendait le principe de l'annexion de la Toscane au Piémont) est un hommage au village où était née sa mère et où celle-ci était retournée entre 1837 et 1842 pour essayer d'échapper à la misère que connaissait alors la famille Lorenzini.

serpent, les assassins, l'«Omino di Burro», le directeur du cirque, la baleine, le pêcheur vert ; le travail est lourd et écrasant, disproportionné face au gain que Pinocchio en retire: cent seaux d'eau tirés du puits pour un verre de lait. Certes, Mangiafuoco s'attendrit sur le pauvre pantin et sur la misère de son père, et leur vient en aide ; sous les traits des assassins, le Chat et le Renard, se cachent deux personnages dont la méchanceté et la cupidité le disputent au pitoyable, et qui sont aussi misérables que Geppetto ou Pinocchio ; mais l'«Omino di Burro» fait ses affaires crapuleuses sans la moindre hésitation ou la moindre commisération, et le directeur du cirque sait fort bien comment tirer profit jusqu'au bout de l'exploitation du malheureux pantin transformé en âne. Pourtant, dans cette «parabole fantastique»⁹ où il est convenu de reconnaître un instrument à caractère fortement pédagogique, capable de transmettre au peuple, et justement grâce à un langage proche de l'esprit populaire, la leçon que celui-ci devait faire sienne, à un moment bien précis de l'histoire de l'Italie, Collodi transmet en définitive un appel au travail, à l'effort, au sacrifice personnel. Toutes les tentatives de Pinocchio pour échapper aux contraintes de l'éducation se soldent par des échecs cuisants ou des aventures terrifiantes : lorsqu'il vend son abécédaire pour assister au spectacle des marionnettes, il risque d'être transformé en bois à brûler ; lorsqu'il refuse les conseil du «Grillo parlante», il finit pendu au grand chêne ; lorsqu'il fait l'école buissonnière, il tombe dans les mains du pêcheur vert qui veut le frire comme un poisson ; lorsqu'il s'en va au Pays de Cocagne, il est transformé en âne, exhibé dans un cirque, puis noyé. Leçon exemplaire pour ceux qui voudraient considérer les études et l'effort comme superflus ou trop astreignants: il ne s'agit pas seulement d'encourir des amendes, mais de rater les chances d'une promotion sociale et morale. Ce qui l'emporte est donc l'acceptation - non sans regret et non sans résistance, il est vrai - des «normes morales», dans un monde qui présente des contraintes inéluctables, que l'on «naisse riche ou pauvre»¹⁰. De là, l'aspect «pédagogique» qui se traduit souvent par la présence de maximes qu'il faut inculquer à Pinocchio et aux lecteurs : «Pour ta gouverne, ceux qui font ce métier (celui du vagabond) finissent presque toujours à l'hôpital ou en prison»¹¹. «Tous (les hommes) sont obligés de travailler ; et s'ils ne travaillent pas et souffrent la faim, tant pis pour eux.»¹² «Pour ta gouverne, l'homme, qu'il naisse riche ou pauvre, est obligé dans ce monde, de faire

⁹ A. Asor Rosa, *op.cit.*, p. 937.

¹⁰ Carlo Collodi, *Le avventure di Pinocchio*. Torino, Einaudi, 1982, p. 96.

¹¹ *Ibid.*, p. 14-15.

¹² *Ibid.*, p. 91.

quelque chose, de s'occuper, de travailler»¹³. L'acceptation de ces normes est recherchée à travers tout l'itinéraire du petit personnage, et sous des formes plus ou moins contraignantes et cruelles : avaler les épluchures des poires pour apaiser sa faim, servir de chien de garde pour expier une tentative de vol dû, lui aussi, à la faim ; accepter de transporter de lourds fardeaux pour avoir de quoi manger ; travailler la nuit à la confection de paniers pour aider le vieux Geppetto et la pauvre Fée que la maladie a conduite sur un lit d'hôpital. A leur tour, les fautes et les erreurs entraînent des peines très dures : ce sont là, également, les épreuves traditionnelles de la fable populaire. Et voilà Pinocchio en prison, car il ne faut pas se laisser duper ; voilà Pinocchio transformé en chien de garde ou en âne, car il ne faut pas voler et il ne faut pas vivre dans l'oisiveté. La dure expérience qui doit forger «il ragazzino perbene» va jusqu'à imposer une triple mort au pantin ; une première fois, comme nous l'avons déjà vu, par pendaison dans la forêt, pour avoir voulu agir à sa tête ; une deuxième, par noyade, lorsque Pinocchio transformé en âne est devenu boiteux et ne sert plus à rien dans le cirque ; la troisième, symbolisée par le voyage dans le ventre de la baleine, a une valeur plus métaphorique, et même rédemptrice ou initiatique, puisqu'elle conduit à la transformation finale du pantin¹⁴. Enfin, au terme de toutes les épreuves subies et surmontées par Pinocchio, l'écorce de bois tombe pour laisser la place au «ragazzino perbene»¹⁵ : à la fin du récit, il s'est finalement approprié l'esprit de sacrifice, le sentiment de la famille, et surtout le sens du travail, et ce dernier n'apparaît plus comme une exploitation inhumaine que les péripéties au pays d'*Acchiappacitrulli* et les exhibitions dans le cirque avaient soulignée, mais comme le moyen nécessaire et inéluctable pour que l'être humain s'accomplisse. L'entreprise d'éducation, avec son issue obligatoirement heureuse¹⁶, révèle ici son côté idéologique, qui s'ajuste aux besoins d'une

¹³ *Ibid.*, p. 96.

¹⁴ Franco Cambi, dans son ouvrage *Collodi. De Amicis. Rodari. Tre immagini d'infanzia*, Bari, Edizioni Dedalo, 1985, présente une synthèse des interprétations faites jusqu'à cette date de Pinocchio, dans le chapitre consacré à ce récit. Le voyage dans le ventre de la baleine rappelle évidemment le Jonas biblique.

¹⁵ G. Jervis rappelle, dans l'« Introduction » qu'il a écrite pour l'édition Einaudi de 1982, que C. Collodi ne se souvenait plus de cette célèbre phrase par laquelle il concluait son *Pinocchio*. Cette conclusion a pourtant été écrite de sa main, ajoute-t-il, comme le prouve le manuscrit de l'ouvrage conservé à la Bibliothèque Nationale de Florence.

¹⁶ La première conclusion, très tragique, au ch. XV, où Pinocchio était pendu par les assassins, avait soulevé les protestations des lecteurs et Collodi avait fini par reprendre la narration et lui donner une issue heureuse.

société dont les injustices sont perçues, mais pour lesquelles on ne trouve d'autre solution que la solution «culturelle», la persuasion pédagogique, obtenue en écartant la réalité des contradictions sociales pour aboutir à une vision qui garde de nombreux traits utopiques. Solution d'autant plus ambiguë qu'elle met en valeur un principe assurément universel, car il est vrai que sans efforts et sans travail (dans ce qu'il comporte comme capacité de transformation), l'être humain, et l'enfant en particulier, ne parviennent pas à s'épanouir.

Les aventures de Pinocchio, filtrés comme elles le sont par la métamorphose et la métaphore de la fable, proposent aussi des échappées vers le bonheur : au-delà de la perception de la misère et de l'exploitation ou de la leçon pédagogique, une atmosphère où la joie et la liberté semblent à portée de la main s'instaure dans le conte, qui permet par moments l'épanchement des désirs profonds, des rêves, des aspirations au plaisir, au jeu, au bien-être. Le théâtre des marionnettes - la familiarité de Collodi avec le monde du théâtre ne doit pas être étrangère à cette vision de bonheur et de gaieté - représente pour Pinocchio, malgré la rencontre terrifiante avec Mangiafuoco, l'expérience de l'amitié et de la solidarité : elle se termine par la nuit passée à danser sur scène. «C'était l'aube et ils dansaient toujours»¹⁷ : voilà le seul éclair de véritable joie au cours des aventures si éprouvantes de l'enfant, et la seule fois où la curiosité de Pinocchio, malgré le danger couru, trouve une issue heureuse (la fête, les cinq pièces d'or de Mangiafuoco). L'aide apportée par le monde animal, dont l'enfant en devenir et encore tout proche de la nature, comprend fort bien le langage, qu'il s'agisse du pigeon qui transporte en vol Pinocchio au bord de la mer, du chien Alidoro qui le sauve du pêcheur vert ou des poissons qui dévorent sa carcasse d'âne, la présence tendre et maternelle de la Fée, établissent aussi un réseau de possibles merveilleux et utopiques. Il est d'usage de rappeler à ce sujet les traductions que Collodi a faites des fables de Perrault, de Madame d'Aulnoy ou de Madame Leprince de Beaumont, mais Italo Calvino tenait également à souligner les affinités avec les contes des romantiques allemands, Hoffmann, en particulier, et avec *La fée aux miettes* de Charles Nodier, références qui paraissent effectivement justifiées et éclairantes¹⁸. C'est pourquoi la rêverie est

¹⁷ Fin du XI ch., p. 37, éd. Einaudi, 1982.

¹⁸ Italo Calvino, « Ma Collodi non esiste », in *La Repubblica*, 19-20 avril 1981, article partiellement reproduit dans *Il materiale e l'immaginario*, vol. VII, Torino, Loescher Ed., 1981, pp. 825-826. Calvino pense que Collodi ne pouvait pas avoir connu les contes d'Hoffmann. Ceux-ci avaient pourtant été traduits en Italie dès 1828, comme je le précisais dans mon article sur les *Racconti fantastici* de I.U. Tarchetti (*Italiques*,

également un des traits caractéristiques de Pinocchio. Il se voit riche, dans un premier temps grâce à son travail, puis les imprévisibles sequins de Mangiafuoco lancent son imagination sur les voies du merveilleux et de l'hyperbole : il rêve à des habits d'or et d'argent pour Geppetto, aux arbres chargés de grappes de monnaies d'or, au palais aux mille chevaux de bois et aux mille écuries, aux livres transformés en sucreries. Cependant, au bout de la rêverie et de la fable, Collodi reconduit toujours Pinocchio à la dure réalité de la vie quotidienne : dans cette dure réalité, les aventures s'enchaînent, régies par la loi de solidarité qui doit s'imposer chez les démunis et par la sanction morale qui est une des formes de la véritable justice (la bonne action est toujours récompensée, les erreurs toujours punies, et non le contraire, comme il arrive au pays d'*Acchiappacitrulli*) ; mais elles présentent aussi des échappées dans le merveilleux, des issues inattendues (les sequins de Mangiafuoco, les animaux secourables, les apparitions de la Fée) qui donnent au récit un caractère de légèreté presque atemporelle. Contraintes et liberté qui débouchent sur une solution moyenne, la modeste aisance de Geppetto, l'esprit de responsabilité et la nouvelle sagesse de Pinocchio, qui pourraient presque faire penser à la mise en images d'une «philosophie de la misère» où viendraient s'insérer des tendances libertaires, si *Pinocchio* n'avait dépassé toutes les interprétations idéologiques forcément réductrices par la richesse polysémique de la fable.

III.

L'adhésion à des normes morales, à une éthique inspirée par la situation politique et sociale italienne apparaît nettement dans *Cuore*. Le succès que cet ouvrage a obtenu dans le monde entier (de nombreuses traductions en ont été faites dès 1887 en Europe, aux Etats Unis, au Japon et dans le monde arabe ; son tirage a atteint en 1923 un million d'exemplaires) montre cependant que De Amicis avait réussi à transmettre non seulement une exigence particulière, propre à la société italienne, mais également des valeurs universelles qui pouvaient être appliquées dans le monde entier. Ce succès immense a certainement été étayé par l'habileté technique de De Amicis qui avait déjà derrière lui une vaste production littéraire, depuis les «scènes» de la *Vie militaire* jusqu'aux chroniques de

Université de la Sorbonne nouvelle, 6, 1987) en particulier *Il vaso d'oro*, où on retrouve un procédé dont se sert Collodi dans *Pinocchio* : ch. XXIX, lorsque Pinocchio frappe à la porte de la Fée, le marteau se transforme en une anguille. C'est ce qui arrive à l'étudiant Anselme dans les premières pages du *Vase d'Or*.

voyage. *Cuore*, qui devait montrer, selon ce que De Amicis lui-même en avait dit, comment on pouvait « parler aux enfants pauvres » et « tirer des larmes des coeurs de dix ans »¹⁹ - le titre de l'ouvrage est significatif et montre combien l'auteur misait sur les sentiments et l'attendrissement pour atteindre son objectif - est construit par le savant assemblage des trois techniques romanesques les plus pratiquées jusque-là : le journal intime, le roman épistolaire, le récit objectif à la troisième personne. Chacun de ces genres était chargé de représenter, par un effet de répétitions et de renvois, se complétant les uns les autres, le premier, l'expérience personnelle de l'enfant Enrico dans son contact avec la vie scolaire et avec Turin, ville en train de s'industrialiser ; le deuxième, la norme morale dictée par la famille en complément des enseignements que l'enfant recevait à l'école ; le troisième, la représentation d'une réalité plus vaste et extérieure à la conscience de l'enfant, qui mêle à des épisodes de l'histoire récente de l'Italie, l'évocation de certains des problèmes sociaux les plus aigus de la nation (pauvreté de la petite bourgeoisie, misère de la paysannerie, exploitation des enfants, criminalité, émigration). Les trois procédés concouraient ainsi à transmettre aux lecteurs les valeurs idéologiques qui devaient structurer la conscience nationale des nouveaux Italiens : l'acharnement au travail, le dévouement et le sacrifice allant, au besoin, jusqu'à l'héroïsme, l'honnêteté, la droiture, la conscience du rôle que chacun devait jouer dans la hiérarchie sociale, désormais fixée et immuable. *Cuore* correspondait en cela à l'esprit de la célèbre circulaire sur l'enseignement et les objectifs éducatifs que celui-ci devait poursuivre, rédigée par le ministre Coppino en février 1886 : « L'école primaire doit former une population instruite autant que possible, mais surtout honnête, travailleuse, utile à sa famille et dévouée à la Patrie et au Roi »²⁰. Ne voir en cela qu'une coïncidence serait probablement trop naïf, d'autant plus que la reine Margherita, dont on connaît l'influence sur les institutions et sur nombre d'intellectuels italiens de cette époque, avait rencontré De Amicis lorsque l'ouvrage était en gestation, et s'était fait exposer « il concetto del libro »²¹. *Cuore* répondait de toute évidence aux exigences des couches qui

¹⁹ Cité par E. Barelli dans la « Nota biografica e storia del testo » in E. De Amicis, *Cuore*, Milano, B.U.R., 1978, p. 27.

²⁰ Citée par G. Candeloro, *op. cit.*, vol. VI, p. 260. D'ailleurs la parution de *Cuore* avait sans doute été savamment programmée : le livre avait été terminé en janvier 1886 et allait paraître chez Treves au mois d'octobre, juste au commencement de l'année scolaire, ainsi que le signale G. Ferroni dans sa *Storia della letteratura italiana*. Torino, Einaudi Scuola, 1991, vol III, p. 461.

²¹ Signalé par L. Tamburini dans « Cuore rivisitato », Introduction à l'édition de *Cuore*,

étaient sorties gagnantes de l'unification italienne et qui cherchaient à créer un consensus autour du modèle de société qu'elles entendaient former²².

Cette entreprise à la fois culturelle et pédagogique comportait sans aucun doute des aspects avancés : la volonté de renforcer l'unité nationale, ce qui correspondait, en tout état de cause et malgré les limites et les injustices de l'unification, à un progrès historique et politique pour l'Italie ; le renforcement de l'esprit laïc ; l'appui sans condition à l'école publique et par voie de conséquence aux nouvelles méthodes de l'enseignement primaire qui s'appuyaient sur la réflexion rationnelle développée à partir des faits et de l'observation. L'arrivée de l'enfant calabrais dans la classe d'Enrico est fortement soulignée par l'instituteur qui a le souci de faire comprendre aux enfants l'importance de l'unification et de la fraternité qui doit régner parmi les Italiens²³ ; la distribution des prix du 14 mars, où presque toutes les régions italiennes sont représentées à travers les écoliers, récompensés complète l'œuvre pédagogique du maître. S'il n'y a aucune allusion à la religion, à l'enseignement du catéchisme, ni aux fêtes de Noël ou de Pâques²⁴, l'instituteur ne perd jamais une occasion de compléter son enseignement par la leçon morale concrète qu'il peut tirer de tout événement qui se produit dans la classe, comme par exemple lorsque le riche M. Nobis serre la main du charbonnier, ou lorsque Franti, personnification de tout le «mal» qu'il faut rejeter et extirper, ricane devant le désespoir de sa mère²⁵. En outre, les «racconti mensili» sont insérés

Torino Einaudi, 1972, p. IX.

²² Cf. A. Asor Rosa, *op. cit.*, p. 928 : « Il primo dato da segnalare, a proposito del *Cuore*, è che esso fu uno degli strumenti più potenti di unificazione culturale nazionale (intesa anche in senso antropologico e psico-sociologico) sotto il segno dell'egemonia intellettuale della borghesia settentrionale...».

²³ G. Pasquali le souligne, de façon critique, dans son «Introduction» à l'édition de *Cuore* chez B.U.R., p. 22 : « Un ragazzo calabrese si sente a disagio entrando per la prima volta nella sezione Baretta. E il direttore che lo introduce, suggerisce al maestro di tenere uno sproloquio sull'unità d'Italia e la fraternità di tutti gli Italiani.»

²⁴ Les catholiques avaient réagi contre l'absence, dans le livre, de toute référence à la religion et aux festivités religieuses. L. Tamburini, dans ses notes à l'édition Einaudi, rappelle les prises de position de la critique sur ce sujet, p. 139, note 1, et cite, parmi d'autres, D. Bertoni Jovine, *Storia della scuola popolare in Italia*, Torino, Einaudi, 1954, p. 323 et suiv., qui avait souligné la nécessité historique ressentie par l'auteur de donner à la nouvelle école « un contenu moral capable de former une nouvelle conscience collective », ceci pour contenir l'offensive cléricale, que nous avons évoquée plus haut à propos des décisions du I^o Congrès des catholiques intransigeants à Venise en 1874.

²⁵ Voir ce que dit à ce propos Umberto Eco dans son célèbre *Elogio di Franti* in *Diario minimo*, Milano, Mondadori, 1975, pp. 85-96.

avec l'objectif d'illustrer d'une façon vivante et facilement assimilable des exemples d'héroïsme civil ou militaire auxquels les enfants peuvent aisément s'identifier. Pourtant, l'objectif pédagogique, limité, comme on l'a souvent souligné, par le manichéisme dont il fait preuve, conduit De Amicis à gommer toutes les contradictions de la réalité historique et sociale italienne pour en proposer une vision idéalisée et idyllique. Parmi les écoliers qui entourent Enrico dans cette classe de la «section Baretto» à Turin, le «modèle» offert en exemple est sans aucun doute Derossi, fils d'un négociant très aisé, paré de toutes les vertus ; autour de lui se regroupent le protagoniste, fils d'un ingénieur, journaliste à ses heures - bref, les couches moyennes et les intellectuels -, ainsi que les enfants des couches populaires dotés des qualités indispensables pour collaborer avec la bourgeoisie. Il est exclu que ces derniers prétendent atteindre un niveau social supérieur: l'hypothèse, même purement théorique, que Garrone, fils d'un cheminot, devienne Sénateur du Royaume n'effleure à aucun moment Bottini père, alors qu'il trouve normal d'envisager cette possibilité pour son fils Enrico. Enrico ira au Lycée et à l'Université, les enfants du peuple resteront dans leurs ateliers et dans leurs usines. Votini et Nobis, trop riches ou trop aristocrates, sont exclus de ce noyau ; Franti, le sous-prolétaire, est vite éliminé de la classe à cause de sa méchanceté, aussi inexplicable qu'impossible à corriger, et est enfermé dans une maison de redressement.

L'attitude vis-à-vis des ouvriers est celle d'un paternalisme de bon ton, qui sait reconnaître la valeur du travail et des efforts qu'ils fournissent, l'élévation de leurs qualités morales, lorsqu'elles existent, et qui, dans un mouvement patriotique bien senti, va jusqu'à glorifier le sang qu'eux aussi ont versé pour la Patrie. Pour De Amicis, ouvriers, artisans, petits marchands sont une partie intégrante de l'organisation sociale et politique atteinte à ce moment-là par l'Italie bourgeoise entourée du peuple méritant, organisation structurée autour de la Monarchie et des autres institutions fondamentales que sont la Famille, l'École, l'Armée. Ces institutions sont fortement hiérarchisées : au sommet, les classes supérieures (parents bourgeois, Directeurs d'école, officiers), en bas, les subordonnés (enfants, instituteurs, soldats, ouvriers). Le Roi est le garant de l'unité nationale, le symbole vivant de la patrie ; la famille est le noyau fondamental de la société ; l'école inculque les enseignements et les qualités morales nécessaires à sa pérennisation ; l'armée préserve et défend les intérêts vitaux de la nation. Du «Risorgimento», qui est vu comme le mouvement fondateur de cette organisation sociale, De Amicis exalte quelques grandes figures : Garibaldi, Mazzini, Victor Emmanuel II, Cavour, transformés en

images d'Epinal ; de même que le processus de la formation de l'unité nationale est débarrassé de toutes les contradictions sociales, de toutes les divergences de conviction, de toutes les luttes internes qu'il a connues. De Amicis ne semble pas avoir été troublé par la nouvelle orientation en politique étrangère que la signature de la «Triplice» consacre : l'indignation des républicains et des démocrates ne l'effleure pas et on peut se demander si le choix de l'année scolaire 1881-82 n'est pas intervenu aussi pour éviter d'évoquer ce spectaculaire renversement des alliances, la signature de l'accord ayant bien eu lieu en 1882, mais son contenu n'ayant commencé à être connu dans le public qu'en 1883²⁶. Le conservatisme qui était le pilier de l'alliance, son objectif évident de s'opposer à la montée des organisations ouvrières, dérangeait certainement la vision harmonieuse d'un peuple uni autour des grands mythes nationaux, la Patrie, le Roi, le passé patriotique, d'autant plus glorieux qu'il était figé dans une auréole lointaine et héroïque. En l'absence de toute approche contradictoire et concrète, l'organisation de la nation se présente comme «naturelle» et, par là, immuable et éternelle, comme si l'histoire avait pris fin avec la formation de l'unité. Modèle abstrait, figé et en cela fortement rationaliste, où ne vibrent que les élans du coeur (bonté, affection, amitié, charité) et l'esprit héroïque (militaire ou civil) ; réaliste aussi, car De Amicis sait peindre les appartements bourgeois, les boutiques ou les ateliers poussiéreux, les greniers miteux ; décrire les accidentés du travail ou de la rue ; s'intéresser aux malades, aux infirmes, aux aveugles, aux rachitiques, aux enfants sourds et aussi - ce qui nous donne de bien jolies pages - à l'école maternelle et au cirque. Mais ce réalisme est subordonné à un schéma et n'obtient plus qu'un effet d'accumulation descriptive aboutissant à une opération idéologique précise dans le cadre d'une pensée purement et spécifiquement libérale et bourgeoise²⁷. Nous savons cependant que De Amicis a adhéré au socialisme vers 1890, comme en témoigne la rédaction de son roman *Primo maggio*, commencée autour de cette date. Faut-il croire, comme le dit Asor Rosa, que l'espace qui sépare cette «morale bourgeoise évolutionniste» et le socialisme réformiste est minime ? S. Timpanaro, dans *Il socialismo di Edmondo de Amicis*²⁸, affirme que

²⁶ Cette absence a frappé aussi L. Tamburini. Cf. *op. cit.*, pp.65-66, note 3.

²⁷ Dans *Romanzo di un maestro*, De Amicis fait preuve d'un esprit critique et réaliste bien plus acéré pour représenter le monde de l'école.

²⁸ S. Timpanaro, *Il socialismo di Edmondo De Amicis*, Verona, Bertani, 1983. *Primo maggio* a été publié seulement en 1980 par Giorgio Bertone et Pino Boero chez Garzanti, à Milan. Le premier a durement critiqué ce roman qu'il considère comme raté, mortellement ennuyeux et comportant une opération bassement politicienne,

l'engagement socialiste de De Amicis a été sincère, étayé par des connaissances théoriques sérieuses et approfondies et qu'il l'a maintenu jusqu'à la mort, encore qu'avec des contradictions et des points faibles. En revanche, Franco Cambi ne partage pas cette interprétation et émet des réserves en se fondant sur le jugement de A. Gramsci qui avait défini l'écrivain piémontais comme «un socialiste petit-bourgeois»²⁹. La vision interclassiste et édulcorée proposée par *Cuore* a donc cohabité chez De Amicis avec une ligne de pensée opposée, mais pas assez forte pour le pousser à achever et à publier de son vivant son roman socialiste *Primo maggio*.

IV.

Chez Fogazzaro, le peuple et la petite ou moyenne bourgeoisie sont rejetés à l'arrière-plan. Le protagoniste de son roman *Daniele Cortis* est le représentant de la grande bourgeoisie du Nord, alliée à l'aristocratie ; il exprime la pensée de ces couches, plus particulièrement des catholiques, au lendemain de l'arrivée au gouvernement de la «Sinistra». Cependant, la nécessité d'un consensus à réaliser y est également présente, du moins entre les classes supérieures, car le problème qui préoccupe Fogazzaro est la recherche d'une collaboration, ou mieux d'une entente, entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique : le *non expedi*, puis la prise de Rome avaient constitué une fracture profonde à l'intérieur de la nation italienne qui devait durer jusqu'à la conclusion du pacte Gentiloni (1913). G. Petrocchi, dans les conclusions qu'il tirait du colloque «Cultura e società nell'età umbertina»³⁰, soulignait la grande importance historique qu'avait eue à l'époque ce roman de Fogazzaro dans les rapports entre laïcs et catholiques, et la rapidité avec laquelle l'auteur avait su percevoir et rendre compte de la situation de conflictualité dans laquelle se trouvaient les catholiques italiens désireux de prendre part à la vie politique de leur pays³¹. Dans les discours que tient Daniele Cortis et dans les écrits, qui

menée en accord avec Turati pour persuader la bourgeoisie que le socialisme était absolument inoffensif. C'est à cette interprétation qu'a réagi S. Timpanaro.

²⁹ A. Gramsci, *Quaderni dal carcere*, II, Torino, Einaudi, 1975, p. 719.

³⁰ *Cultura e società nell'età umbertina*, Actes du Colloque organisé par le Centre de Recherche « Letteratura e cultura dell'Italia unita », Università Cattolica, Milano, 1981.

³¹ Un avis différent est avancé par C. Salinari dans *Miti e coscienza del decadentismo italiano*, Milano, Feltrinelli, 1960. Pour Salinari les positions de Fogazzaro sont abstraites et insuffisantes par rapport au mouvement historique réel, car l'Eglise, sous le pontificat de Léon XIII, avait montré un certain esprit de renouvellement, alors que le romancier restait attaché à « des formulations encore 'risorgimentali', imprégnées de

apparaissent dans le roman, émergent un certain nombre d'idées qu'il est aisé de structurer autour de ce problème pour lui fondamental. Cortis se définit comme catholique, il croit au «développement progressif de la civilisation chrétienne»³², et adopte la ligne de pensée jadis formulée par Cavour : «Libera Chiesa in libero Stato»³³ ; il appelle de ses vœux un parti, essentiellement civil, dont les idéaux seraient ceux d'une «démocratie chrétienne», non subordonné au pouvoir ecclésiastique, mais animé par l'esprit religieux³⁴. Le rôle de l'Eglise Catholique serait alors irremplaçable à l'intérieur de l'Etat, car elle seule, dit Cortis, est justement en mesure de maintenir et de développer cet esprit religieux au sein du peuple italien. A certaines conditions, cependant, qu'il énumère tout en sachant que le clergé ne les appréciera pas beaucoup : les prêtres doivent se cultiver et étudier davantage, ils doivent revenir à l'humilité évangélique, à la pauvreté, à la pureté de mœurs³⁵. C'est dans le sens de cette collaboration entre esprit laïc et esprit religieux que Daniele invite l'Eglise à dépasser «l'actuel ordre des choses dans un but d'équilibre politique et de pacification intérieure»³⁶, ce qui semble impliquer une invitation à renoncer à la politique instaurée par le maintien du *non expedit*. De son côté, pour Cortis, l'Etat doit s'engager à garantir la liberté de l'enseignement dans les écoles religieuses, à ne pas s'immiscer dans les affaires internes de l'Eglise, à reconnaître les associations religieuses et l'exercice du culte. Dans ses critiques au clergé, et dans les vœux qu'il exprimait sur les tâches respectives incombant à l'Etat et à l'Eglise, Fogazzaro se plaçait à l'intérieur du mouvement

nostalgie pour le passé, mais peu liées à la réalité contemporaine». P. 213. Salinari considère, avec G. Spadolini, *L'opposizione cattolica*, Firenze, Vallecchi, 1954, que le *non expedit*, par son intransigeance et sa non-collaboration, permettait au Saint Siège d'obtenir à terme de l'Etat laïc et libéral italien le retour officiel du mouvement catholique dans la vie politique, où il jouerait, en s'adaptant à la nouvelle société bourgeoise et capitaliste, un rôle fondamental contre le mouvement socialiste naissant. P. 214.

³² A. Fogazzaro, *Daniele Cortis*, Milano, Garzanti, 1988, p. 88.

³³ Cavour avait défini sa position vis-à-vis de l'Eglise dans ses discours du 25 et 27 mars 1861. L'art. 4 du projet de Convention entre le Vatican et le gouvernement italien prévoyait le respect par l'Etat de la liberté de l'Eglise. L'Etat ne devait pas prêter le bras séculier pour l'exercice des droits spirituels. L'Etat ne reconnaissait pas la personnalité civile des corporations religieuses. Par ailleurs, Cavour pensait que l'Eglise devait se réformer pour retrouver sa force spirituelle ; elle devait aussi se réconcilier avec la culture moderne, ce qui correspond aux déclarations de Cortis dans le roman homonyme. Cf. G. Candeloro, *op. cit.*, vol. V, pp. 98 à 102.

³⁴ A. Fogazzaro, *op. cit.*, p. 95.

³⁵ *Ibid.*, p. 97-98.

³⁶ *Ibid.*, p. 95.

catholique libéral et s'inspirait de la pensée d'Antonio Rosmini, à qui il avait consacré quelques conférences³⁷. Cortis ironise, au moment où il dicte sa lettre au jeune docteur Grigiolo, sur ces curés qui n'ont jamais lu autre chose que la *Summa contra gentes*³⁸ ; il critique l'«aversion aveugle» de la cour de Rome et du clergé vis-à-vis de «notre mouvement national» ; il insiste sur la nécessité du «sentiment religieux» pour la réalisation des réformes sociales, reprenant ainsi certaines propositions développées par le philosophe catholique, auquel, vingt ans plus tard, le romancier devait s'inspirer pour créer le personnage principal de son roman *Il Santo* (1905)³⁹.

La vie politique de l'Italie unie n'inspire que du mépris à Daniele Cortis. Il a horreur de la Gauche au pouvoir, « ce Ministère, dit-il, que la Providence a craché sur l'Italie » ; et ce n'est pas un hasard si le sénateur Di Santa Giulia, mari ignoble et homme politique des plus louches, est justement un représentant de la «Sinistra». Daniele refuse le « despotisme parlementaire », quelle que soit du reste la coloration de la majorité en place, et ne croit pas davantage au bipartisme, à « la religion constitutionnelle anglaise ». Il considère comme une humiliation qu'un homme comme lui soit obligé de se soumettre au suffrage populaire, à ce qu'il appelle sarcastiquement « le patriotisme et le savoir politique » des électeurs, mais il s'exécute, puisque, comme il en a conscience, les temps ne sont pas mûrs pour les projets qu'il envisage. Ainsi, dans la première partie du roman, il affronte les grands électeurs et est élu député à une faible majorité ; dans les dernières pages, il se prépare à affronter les élections de 1882 au suffrage élargi. Pourtant, ce n'est pas d'une majorité parlementaire que l'Italie a besoin, affirme-t-il, mais d'un pouvoir politique suffisamment ferme pour gouverner même contre le Parlement ; un

³⁷ Cf. C. Salinari, *op. cit.*, p. 203, qui reprend ce que dit T. Gallarati Scotti dans sa biographie de Fogazzaro de 1920 : « la plus authentique », ajoute Salinari, avant que la hiérarchie ecclésiastique impose ses critiques. En ce qui concerne Rosmini, Fogazzaro s'inspirait tout particulièrement de l'écrit du philosophe catholique, *Le cinque piaghe della Chiesa* ; cette influence est également analysée par C. Salinari, *ibid.*, pp. 203 à 208. A. Fogazzaro avait évoqué la personnalité de Rosmini notamment dans « La figura di Antonio Rosmini », publié dans A. Fogazzaro, *Discorsi*, Milano, Mondadori, 1941.

³⁸ *D. Cortis*, p. 35: « Perché sanno (i preti) che io li ho sempre trattati da ciechi e da ignoranti (...) che sarei capace di costringerli a studiare qualche cosa di più che la *Summa contra gentes*... »

³⁹ Sur l'analyse de *Il santo*, voir aussi A. Asor Rosa, *op. cit.*, p. 1213-1215, qui rappelle l'influence du spiritualisme français et de *L'Action* de Blondel sur le romancier italien. C. Salinari préfère accorder moins de place à cette influence.

pouvoir politique incarné par un «homme de coeur», capable de renouveler la nation, car Cortis ne peut croire que «la Providence ait ressuscité l'Italie d'entre les morts pour qu'une mauvaise démocratie s'y frotte à une mauvaise littérature» . Il ne croit pas du tout utile de présenter un programme électoral et de détailler les réformes qu'il évoque, encore qu'il se soit « crotté » au contact de l'économie politique, et qu'il ait écrit des articles sur le bimétallisme et la pluralité des banques. La réforme électorale, l'abolition de la circulation forcée de la lire, la rente à 100, la péréquation foncière? Ce sont là des idéaux sans grandeur et sans vie ; d'ailleurs, il n'a guère l'intention de défendre l'ordre politique et social existant. Ce qu'il préconise, c'est une monarchie forte et responsable «devant Dieu et l'histoire», sans quoi les Savoie risquent de se retrouver au rang de «conti di Moriana»⁴⁰, une monarchie respectueuse mais indépendante du pouvoir ecclésiastique ; aidée dans sa tâche fondamentale, qui est celle d'accomplir « une réforme sociale ordonnée », inévitable dans le cadre des nouvelles conditions de production, par un homme énergique et courageux ; cet homme devant être une « force motrice » et prendre l'initiative d'organiser un nouveau parti pour traverser l'actuelle phase politique et préparer un «autre idéal »⁴¹. La suffisance et le dédain de Cortis vis-à-vis du Parlement s'insèrent dans l'attitude critique qui s'était déjà largement développée à l'époque contre cette institution dont on soulignait la corruption⁴². C. Salinari fait observer que Fogazzaro mène cette polémique dans un esprit modéré, comme le ferait un homme de la Droite constitutionnelle, ce qui permet de le classer encore une fois parmi les catholiques libéraux et de ne pas le confondre avec le mouvement nationaliste naissant⁴³. Cette suffisance et ce dédain visent également à imposer l'idée selon laquelle l'histoire ne peut avancer que grâce à un individu génial et énergique, que ce dernier prenne les traits du « héros de Carlyle », évoqué effectivement par Daniele dans sa lettre au professeur

⁴⁰ Le titre de comtes de la Maurienne avait été porté par les membres de la famille Savoie au XII^e et XIII^e siècles ; ce qui permet de penser que cette dynastie était originaire de la vallée de la Maurienne.

⁴¹ Daniele exprime ses idées politiques dans son entretien avec Grigiolo (ch. III) ; dans son discours devant l'Assemblée Constitutionnelle (ch. VIII) ; dans la correspondance qu'il échange avec Elena (ch. XI) et dans le projet de son discours de démission à la Chambre (ch. XIII).

⁴² Cf. A. Asor Rosa, *op. cit.*, p. 832-833 et note 1, où l'auteur rappelle les attaques portées contre le Parlement italien dès avant 1860, par G. Prati, par exemple, puis, après l'Unité, par différents représentants de l'Extrême droite et de l'Extrême gauche, jusqu'à D'Annunzio.

⁴³ *Op. cit.*, p. 203.

M. de Venise, ou qu'il s'inspire du modèle bismarckien, le « chancelier de fer » étant cité à deux ou trois reprises dans le roman (Cortis envisage même d'écrire un article sur lui)⁴⁴. D'ailleurs, outre le modèle fourni par la « voie prussienne » de Bismarck, que la signature de la « Triplice » contribuait à faire connaître, il paraît évident que le caractère du jeune député est construit exactement d'après les qualités que T. Carlyle exige pour son « héros »: un caractère exceptionnel, de l'énergie, une forte volonté morale. Tout le comportement de Daniele reflète l'homme supérieur le « surhomme », serait-on tenté de dire - que même ses gestes quotidiens et la maison où il vit contribuent à évoquer⁴⁵.

Quant à l'autre tâche qui devrait être confiée à cet homme exceptionnel, Daniele l'exprime très clairement : il faut qu'il soit capable d'endiguer la montée possible d'une majorité parlementaire, que la nouvelle loi électorale va fatalement favoriser, et qui sera constituée de ces multitudes « égoïstes », « avides de jouissance », dont l'action législative ne pourra être qu'exagérée et imprévoyante », exclusivement conçue à leur profit. Or, il faut empêcher que le peuple « brûle la maison commune »: la monarchie, aidée par l'Eglise et secondée par un homme courageux et énergique, doit prendre en main les questions sociales et réaliser des réformes « avec prudence, mesure et fermeté », dans une démocratie où aucune classe ne pourrait être dominante. Ainsi s'esquissait une « conciliation » entre l'Eglise et la monarchie, qui devait apparaître encore plutôt confuse aux contemporains de Fogazzaro⁴⁶ ; elle constituait néanmoins un premier pas, non seulement vers l'entente politique des deux grandes forces laïque et religieuse, mais aussi vers l'élaboration d'une tentative d'accord entre la pensée catholique et le développement des théories scientifiques, en particulier l'évolutionnisme. Dans *Daniele Cortis*, Fogazzaro veut en effet dépasser d'un côté les conceptions conservatrices, de l'autre celles que l'on pourrait définir purement

⁴⁴ Enrico Ghidetti analyse en détail les idées politiques exprimées par Daniele Cortis dans *Le idee e le virtù di Antonio Fogazzaro*. Padova, Liviana, 1974. Il souligne l'importance de l'exemple que représentait la « voie prussienne » en Italie après la signature de la « Triplice » et rappelle le rôle conservateur qu'elle devait jouer face à la montée des radicaux et des socialistes, d'après ce qu'en dit aussi F. Chabod dans sa *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896 I*, Bari, Laterza, 1971. D'autre part R. Bonghi avait publié un portrait du chancelier en 1879 dans *Ritratti di contemporanei. Cavour. Bismarck. Thiers*, Milano, Treves, que Fogazzaro, admirateur de Bonghi, devait certainement connaître.

⁴⁵ Cf. E. Ghidetti, *op. cit.*, pp. 11-13.

⁴⁶ Ghidetti évoque à ce sujet l'article de Giuseppe Rensi, « La politica in Fogazzaro », paru dans *Critica sociale* en 1901.

utilitaristes et qui s'identifiaient au socialisme naissant : pour ce faire, il prend appui, dans un premier temps, sur des notions qu'il emprunte au positivisme dominant, aux sciences naturelles ou mathématiques : « La patrie est un être vivant, un organisme qui se développe continuellement, que l'on conserve par un mouvement raisonnable », fait-il dire à Daniele dans son discours devant l'Assemblée Constitutionnelle. Ces notions sont aussitôt dépassées par l'évocation de la nécessité d'un « idéal », qui ne négligera pas les exigences de progrès, mais qui représentera la victoire des qualités morales et du sentiment religieux sur l'égoïsme et l'esprit de jouissance, le triomphe de l'esprit sur la matière.

La même vision idéaliste, spiritualiste, sous-tend l'intrigue amoureuse. On sait que la part autobiographique y est forte, puisque Fogazzaro avait eu une liaison platonique avec la jeune Felicitas Buchner, mais son dénouement, avec la séparation définitive de Daniele et d'Elena, sans que leur amour ait été autre chose qu'un « adultère spirituel », est en accord avec la solution quasi ascétique donnée à l'intrigue politique. L'insuccès de Daniele à la Chambre est sublimé à travers l'intuition que le jeune député a de la fugacité de la vie et de l'anéantissement dans l'éternité de toutes les entreprises humaines. Tel est le sens de la contemplation du Forum et du Colisée sous la lune, après les âpres luttes politiques menées par Daniele : « la paix des siècles morts entra peu à peu dans son cœur... il avait l'impression de sortir du temps pour entrer dans un air d'éternité, où il se reposait »⁴⁷. Si Daniele ne renonce pas à la vie politique, il la transforme, à la fin du roman, en une mission purement ascétique, car il accepte l'ordre de Dieu qu'il croit entendre : « Va, combat, souffre encore, sois le noble instrument de la vérité et de la justice parmi les hommes »⁴⁸. Quant à la passion amoureuse, elle doit s'élever vers l'amour spirituel, libre de toutes les contraintes charnelles, comme dans les noces mystiques des astres et des planètes ; ce sera l'union des âmes qui se réalise dans la vie supraterrrestre, comme l'indique l'épigraphe de la stèle dans le parc de Villascuro, « *usque dum vivam et ultra* ».

Le regard de Fogazzaro, que certains critiques rapprochent plus du naturalisme que du décadentisme, ne fuit pas, dans *Daniele Cortis*, la représentation de ce que la vie peut avoir, dans l'optique de l'auteur, de bas, de laid, de repoussant (les deux personnages « négatifs » que sont Di Santa Giulia et la mère de Cortis jouent effectivement ce rôle dans l'architecture du roman), mais il veut également s'élever, dans un

⁴⁷ *Daniele Cortis*, p. 166.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 287.

mouvement idéal qui conduit de la matière à l'esprit, vers le mystère et la transcendance mystique. *Daniele Cortis* offre donc une première esquisse de la recherche d'une conciliation entre ce qu'on pourrait appeler une attitude scientifique (naturaliste) et une attitude religieuse (mystique), que Fogazzaro devait poursuivre par la suite, jusqu'à la rédaction de *Il santo*. Cette recherche devait assurer le succès que connut Fogazzaro auprès de la bourgeoisie catholique et libérale italienne entre 1880 et 1910.

V.

Avec l'oeuvre de F. De Roberto, *I Viceré* (Milan, 1894), l'époque « risorgimentale » est sans aucun doute déjà fort éloignée dans le temps, le « trasformismo » de Depretis a déjà abouti au gouvernement conservateur de F. Crispi, puis à une politique plus libérale avec Giolitti. Dans ce roman, le « Risorgimento » n'est pas seulement dépassé, il est tourné en dérision : il ne reste des luttes pour l'Unité qu'une critique féroce de l'aristocratie sicilienne qui a réussi à préserver ses privilèges au milieu de tous les changements, critique faite par un représentant de la petite bourgeoisie méridionale, comme l'est De Roberto. De Roberto jette un regard impitoyable non seulement sur ces descendants des Vice-rois rongés par la soif du pouvoir et de l'argent, mais aussi sur le moment historique et sur l'histoire des hommes en général. Bien que la période où se déroule le roman soit fixée avec une grande exactitude (mai 1855 – octobre 1882), que le roman soit scandé par les événements les plus significatifs de ce moment de l'histoire italienne (les trois parties qui le composent s'achèvent respectivement par l'Unité, par la prise de Rome, par les élections de 1882), *I Viceré* n'est en rien un roman historique. C.A. Madrignani indique à juste titre que l'oeuvre de De Roberto veut « contrecarrer, avilir l'histoire », que ce roman représente « la révolution comme une sale affaire, comme un chaos »⁴⁹. *I Viceré* montre, en effet, que les événements, dont la naissance et l'évolution restent incontrôlables, sont exploités uniquement par les égoïstes et par les opportunistes, et que ceux qui se nourrissent d'idéaux sont inéluctablement piétinés et broyés. Telle est la parabole de Benedetto Giulente, le bourgeois à prétentions aristocratiques, qui joue la carte garibaldienne et qui réussit enfin à entrer dans la famille princière des Uzeda. Sa carrière, qui peut bien symboliser l'alliance entre la bourgeoisie

⁴⁹ C.A. Madrignani, *Illusione e realtà nell'opera di Federico De Roberto*, Bari, De Donato Editore, 1972, pp. 98-99.

et l'aristocratie, ne le conduit cependant qu'à être le subalterne du duc d'Oragua, le beau-frère de la vieille princesse Uzeda, et il doit finalement céder la députation à Consalvo, le dernier descendant des Vice-rois, bien plus rusé, habile et dénué de scrupules que lui. A travers la représentation des Uzeda - représentation minutieuse, acharnée, impitoyable, n'épargnant aucun défaut, aucune tare, aucun vice de cette race pétrie de folie et de laideur morale - De Roberto exprime son scepticisme et son pessimisme vis-à-vis de l'histoire qui n'est pour lui qu'une répétition des mêmes violences et des mêmes abus, une accumulation de faits dénués de sens, que seule la succession chronologique relie. Un rapprochement avec Giuseppe Rovani pourrait montrer le renversement des valeurs qui s'est opéré en trente ans : comme *Cento Anni* (publié entre 1859 et 1864), *I Viceré* commence à dérouler le fil des événements en prenant comme point de départ un testament (vol du testament du Marquis de F., chez Rovani - lecture du testament de la vieille princesse Uzeda, chez De Roberto) ; les deux romanciers ne cachent pas leur volonté d'étayer la narration par des documents authentiques (Rovani, par de vieilles chroniques milanaises ; De Roberto, par l'ouvrage de Mugnos sur l'aristocratie sicilienne) ; les deux romans sont structurés par la périodisation historique. Mais leurs présupposés idéologiques sont opposés : Rovani postule la possibilité d'une dynamique progressiste de l'histoire, d'un renouvellement de la lutte et de l'action par delà les déceptions et les revers que l'on espère momentanés. Pour De Roberto, au contraire, qui limite son champ d'observation à la famille Uzeda, « l'échantillon » social sur lequel il travaille, dans une perspective naturaliste et anthropologique, et qui écarte de son analyse toutes les autres composantes de la société, il n'y a pas d'histoire comme force en devenir, il n'y a que la répétition à travers les siècles des mêmes situations, des mêmes caractères humains, du même pouvoir maintenu grâce à la violence, à la ruse, à la capacité d'adaptation d'une caste, et plus que d'une caste, d'une race⁵⁰. L'être humain, enchevêtrement de haine, d'égoïsme, de méchanceté, d'appétit de jouissance, de folie, est immuable, mais il est soumis à des déterminations puissantes, hors de sa portée et de son contrôle, qui ne lui permettent que l'issue de l'adaptation. C'est en cela que De Roberto applique son interprétation de la leçon darwinienne, qui sera présente aussi dans le gros ouvrage scientifique paru en 1895, *L'amore*.

⁵⁰ Le roman se conclut justement par la phrase, très lourde de signification : «No, la nostra razza non è degenerata : è sempre la stessa ».

*Filosofia. Psicologia. Morale*⁵¹. Presque tous les Uzeda ont cette capacité : aussi bien la vieille princesse Francalanza et ses enfants Giacomo, Ferdinanda, Ludovico, don Blasco, que le duc d'Oragua ou Consalvo, savent tirer profit des circonstances et s'adapter aux nouvelles situations pour s'enrichir ou affermir leur pouvoir, tout en déguisant sous la piété (la vieille princesse), sous l'orgueil de caste (Giacomo, Ferdinanda) et même sous la soif de savoir (Consalvo) ce féroce appétit de vivre et de dominer. Les faibles, les incapables sont écartés ou bien disparaissent, comme Benedetto Giulente ou Mathilde. Le fonctionnement de ce mécanisme brutal est crûment dévoilé par certains personnages, tel don Blasco, qui voit cette « vérité » dans toute sa laideur et qui l'exprime avec une grossièreté démystificatrice ; ou comme Lucrezia, dont la « folie » amoureuse l'a liée au faible Giulente et qui ne cesse de récriminer sur son incapacité, ayant fort bien compris le rôle que les libéraux jouent au service des nouvelles classes dirigeantes. « Vérité » hideuse qui est démasquée au sein de la famille Uzeda comme dans la vie politique italienne à travers un jeu de juxtapositions, qui apparaît de façon particulièrement significative à la fin de chaque partie du roman : le même jour de février 1861 où le duc d'Oragua est élu député au Parlement italien, Chiara met au monde le fœtus monstrueux, « un morceau de chair informe, une chose innommable », la nouvelle Italie. Au moment de la prise de Rome, don Blasco, le moine bénédictin, jusque là partisan fielleux des Bourbons et clérical acharné, se joint au cortège des manifestants en liesse et crie lui aussi « A bas ! A mort ! » devant le pauvre fou qu'est devenu Fra Carmelo. Le moine, enrichi grâce aux biens de la mainmorte, a déjà pris son parti de la perte du pouvoir temporel. Encore plus révélatrice, la juxtaposition des deux discours de Consalvo à la fin du roman : à travers le discours « public », au meeting électoral d'octobre 1882, perçoit une caricature de l'idéologie libérale officielle que souligne la remarque finale des étudiants : « Et maintenant qu'il a achevé son discours, pouvez-vous répéter ce qu'il a dit ? ». Comme le fait naïvement De Amicis dans *Cuore*, Consalvo présente aussi une interprétation hagiographique du « Risorgimento » ; prononce des formules aussi retentissantes que creuses sur la patrie, la liberté, la démocratie, le progrès ; préconise l'entente du peuple et de la monarchie, appuie l'interclassisme allant jusqu'à accepter la représentation des sociétés ouvrières au Parlement ; comme Daniele Cortis, il défend le pouvoir spirituel de l'Eglise, il veut fondre tous les intérêts et toutes les croyances dans une conciliation suprême que le Roi arbitrerait. Mais De Roberto a

⁵¹ Signalé par C.A. Madrignani, *op. cit.*, p. 126.

miné les fondements de ce discours en le mettant dans la bouche de l'opportuniste qu'est Consalvo, dénoncé comme tel dans toute la dernière partie du roman, où nous avons assisté à toutes les manoeuvres, aussi «transformistes» qu'éclectiques, auxquelles il s'est livré pendant la campagne électorale. L'appel final à la reconstitution de l'Empire Romain, après l'évocation de futurs Etats Unis de l'Europe, n'en prend alors que plus de saveur, une saveur presque prémonitrice. Le discours « privé » tenu à la tante Ferdinanda, sur lequel le roman se conclut, prend le contrepied de tout ce qui a été dit en public. Consalvo y fait preuve indiscutablement de lucidité en revendiquant son opportunisme et en justifiant les moyens qu'il a employés : il a agi en véritable descendant des Vice-Rois, il a su s'adapter aux circonstances et préserver la perpétuation au pouvoir de la « race » des Uzeda. Fondamentalement, rien n'a changé à travers les siècles : l'empereur Auguste distribuait pendant les comices des milliers de sesterces aux tribus auxquelles il appartenait ; l'ancêtre des Uzeda, Lopez Ximenes, avait payé trente mille écus au Roi Ferdinand pour être Vice-Roi ; lui, Consalvo, n' a fait qu'user du même moyen en employant son argent à l'achat des voix électorales dans un régime parlementaire corrompu. « L'histoire n'est qu'une répétition monotone, les hommes ont été, sont et seront toujours les mêmes », affirme-t-il à la tante Ferdinanda. A travers Consalvo, avec l'impassibilité et la distance d'un écrivain naturaliste, De Roberto trace une satire impitoyable de l'homme politique qui a choisi la Gauche parce que c'est par elle qu'on atteint et que l'on garde le pouvoir ; il n'a pas eu besoin de noircir son personnage et d'accuser les traits, comme le fait Fogazzaro avec le baron Di Santa Giulia. Il ne s'échappe pas non plus vers le spleen existentiel ou vers le spiritualisme ; Consalvo enracine son action dans une conception précise de l'histoire, l'histoire immobile, que l'auteur partage du reste, car elle apparaît comme le meilleur moyen de conjurer les conséquences trop violentes et radicales des changements dans la vie des hommes.

C.A. Madrignani remarquait que l'absence des classes populaires dans *I Viceré* conduisait à la représentation exclusive d'une lutte de caste, qui correspond, entre autres choses, à la perspective de l'intellectuel libéral qui veut que la politique soit décidée seulement dans les hautes sphères⁵². L'absence de la représentation du peuple, avec ce qu'il représente de charge subversive et de potentialité de changement, souligne encore une fois que pour De Roberto l'histoire n'est qu'une répétition statique de ce qui a toujours été et qui sera toujours. Dénigrement, dérision, démystification :

⁵² *Ibid.*, p. 99.

le roman de De Roberto a le mérite de démasquer l'idéologie des classes dominantes « umbertine », placée sous le signe de l'optimisme et de la foi positiviste dans le progrès, et de montrer dans toute sa dureté implacable les rapports de domination, de violence et d'exploitation qui se perpétuent. Fatalisme de l'histoire, déterminisme social : De Roberto, tout en jetant une lumière crue sur les illusions des classes dominantes de son époque, ne peut envisager autre chose que la continuité de leur pouvoir. Vision close, immobile, désespérante.

VI.

Pinocchio, Cuore, Daniele Cortis, I Viceré : oeuvres très différentes et riches de leurs différences, ayant en commun l'ouverture sur les problèmes cruciaux de l'Italie « umbertina » et l'esquisse de solutions possibles. La recherche d'un consensus autour des vainqueurs du « Risorgimento », désormais idéalisé ou, comme le fait De Roberto, transformé en une simple répétition de la lutte insensée entre les hommes, conduit à des positions ou à des propositions dissemblables et pourtant parfois convergentes. Une même crainte des réactions populaires à la misère et aux abus, à la corruption et aux scandales, transparait avec plus ou moins d'évidence chez les quatre auteurs. Pour Collodi, De Amicis ou Fogazzaro, la Commune de Paris avait dû être un événement contemporain ; De Roberto assistait à l'organisation des premiers « fasci » ouvriers siciliens. Collodi et De Amicis perçoivent avec clarté les conditions qui peuvent conduire à des explosions et exorcisent ce spectre par l'éducation du peuple réalisée grâce à l'école et au travail. Collodi est sensible à la dimension utopique, transmise par le rêve ou réalisée dans la fable : Pinocchio devient un petit garçon comme il faut dans un monde où règne le travail honnête, équitablement récompensé. C'est un monde construit à l'image de l'Ile des Abeilles Industrielles et non à celle du Pays d'Attrape-Nigauds. De Amicis préfère, du moins dans *Cuore*, immobiliser l'histoire et gommer les contradictions les plus criantes au profit de valeurs morales sacrées qu'il faut inculquer aux jeunes écoliers. Quant à Fogazzaro, on serait tenté de dire qu'il poursuit l'éducation des classes dirigeantes, clergé compris, et de la monarchie, en leur montrant la nécessité de réformes qu'il veut les plus vagues possible, cachées dans l'auréole de l'idéal et du spiritualisme. Pour De Roberto, le problème est évacué, puisque la violence est une constante générale de son histoire immobile ; cependant, malgré la dénonciation sarcastique qui en est donnée, Consalvo réussit l'exploit de réunir autour de son nom, celui du

prince Francalanza, le « prince démocratique », toutes les couches sociales, sans excepter les sociétés ouvrières. Le fatalisme, né du déterminisme positiviste, imprègne ces oeuvres, qu'il s'agisse de l'adaptation inéluctable à une réalité donnée, d'une issue lointaine dans un avenir embrumé de mysticisme, de l'impossibilité de tout changement. Le siècle s'achèvera tout de même par les coups de canon du général Bava Beccaris contre les ouvriers milanais, et par les coups de pistolet de l'anarchiste Bresci sur le roi Humbert I.

Marcella DIAZ-ROZZOTTO